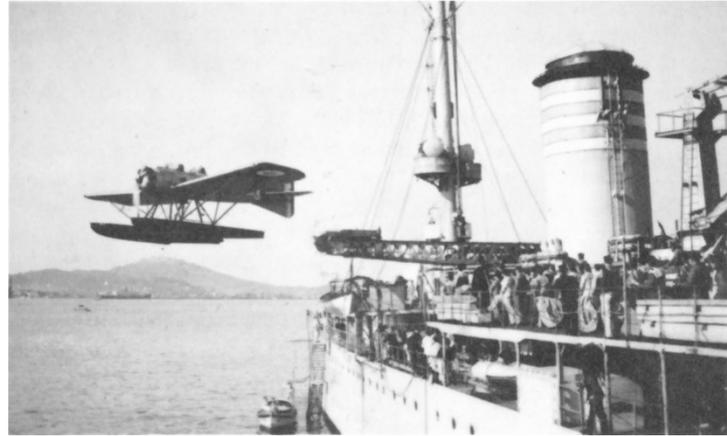




un système d'élingue à décrochage automatique pouvait propulser l'appareil directement dans les airs. Quant à l'amerrissage sur une faible distance, on fait la même manœuvre que pour un avion d'aéroclub : on cabre l'avion tout en l'empêchant de descendre trop vite, grâce au moteur. La vitesse par rapport au sol est réduite, dès les flotteurs sur la mer, on coupe les gaz et l'avion court très peu.



Le croiseur français *Tourville* lançant un *Gourdou-Leseurre GL-812 HY* avec sa catapulte. On voit nettement le rail perpendiculaire à l'axe du bateau. *Wikipedia Commons*

Total du mois	8 <sup>h</sup> 55 <sup>m</sup>	huit heures cinquante cinq minutes
Total général	638 <sup>h</sup> 45 <sup>m</sup>	six cent trente huit heures quarante cinq minutes
dont	28 <sup>h</sup> 40 de nuit et	un catapultage.
	L'Enseigne en	Vaisseau de 1 <sup>re</sup> classe Vieillard
	chef	du Service Aviation
		<i>Vieillard</i>

Carnet de vol de *Claude Veillard*. Février 1937. Un catapultage est mentionné dans le récapitulatif. Il a eu lieu avant le départ de la croisière près de Saïgon. La manœuvre devait être assez risquée...

« Les avisos coloniaux n'ont pas été conçus au départ pour embarquer des hydravions. En 1934 le *Savorgnan de Brazza* et le *Rigault de Genouilly* n'en avaient pas. Tout change en 1935. *L'Amiral Charner* arrive en rade à Papeete, transportant un hydravion. A l'aide de mâts de charge, celui-ci est aussitôt mis à l'eau dans le lagon.

Le 14 juillet 1935, magnifique revue. *La Zélée* faisait meilleure figure que *le Charner*, par la tenue impeccable et la propreté des hommes.

Dès le matin, l'hydravion *du Charner* survole la ville sans arrêt, avec de petites fantaisies qui font hurler de joie les habitants. Arrêt pour faire le plein et retour l'après-midi en tirant un très grand pavillon bleu blanc rouge, accueil enthousiaste. »

D'après « Tahiti et l'aviation » de Patrick O'Reilly

### Détour par le Périgord

C'était pareil chez nous, dans la France profonde, je m'en souviens bien, j'avais douze ans à l'époque. Quand j'entendais le bruit d'un avion, je me précipitais dehors et je scrutais le ciel, espérant voir le visiteur. Les avions d'aéroclubs étaient rares à l'époque et quand ils passaient dans le voisinage, ils ne manquaient pas de tourner au-dessus de ma petite ville médiévale si belle vue du ciel.



*Belvès en Périgord avant l'orage. Cliché Michel Carcenac*

Je n'étais pas le seul écolier à rejoindre la place, quand il n'y avait pas classe. Mon cousin Léo habitait sur la place comme moi, il faisait partie des vieux. En face, Bébert Lespinasse abandonnait ses montres. Sur l'autre coin de la place était Jean Despont, toujours avec son copain Delair. Ce dernier habitait au Terriol, quartier du charron, du notaire et des fabricants de sabots de bois, individus sans intérêt pour des adolescents ; aussi Delair se réfugiait chez Despont. On l'avait baptisé "le Ministre", c'était son surnom.

Les jeunes criaient en espérant se faire entendre, agitaient leur béret. Les grands, eux, discutaient technique, le modèle de l'avion, biplan ou monoplane, le nom du moteur, oui il avait un nom et les savants nous le donnaient. Nous ne les avons jamais contredits. J'allais oublier Paul Baille le boucher, il s'y connaissait, il paraît qu'il avait fait la guerre dans l'aviation, mais comme rampant. Les vieux, tirés de leur léthargie, avaient rappliqué sur la place. Quand l'avion était parti, on ne sait où, ils s'installaient sur le banc devant chez Léo et commentaient l'évènement.



*Sur le banc. Cliché Antoine Carcenac. Tiré de « Le Périgord d'Antoine Carcenac » par Michel Carcenac*

En juillet 37, une réunion d'avions se tint au nouvel aérodrome du camp de César, au milieu de la forêt, à quatre kilomètres. Avec les copains nous y sommes allés, à pied. Une douzaine d'avions étaient venus essayer la nouvelle piste. Les moteurs ronflaient en dégageant des fumées qui puait l'huile de ricin. Certains ont eu la diarrhée d'avoir trop renflé les vapeurs de ricin. Nous étions en admiration devant ces engins quand ils décollaient. J'étais loin d'imaginer que plus tard je serai pilote sur cette piste et président du club "Les Ailes Belvésoises" et que je rassemblerai à cet endroit des milliers de personnes qui hurleraient en voyant les voltiges des champions. Je comprends très bien les réactions des habitants de Papeete.

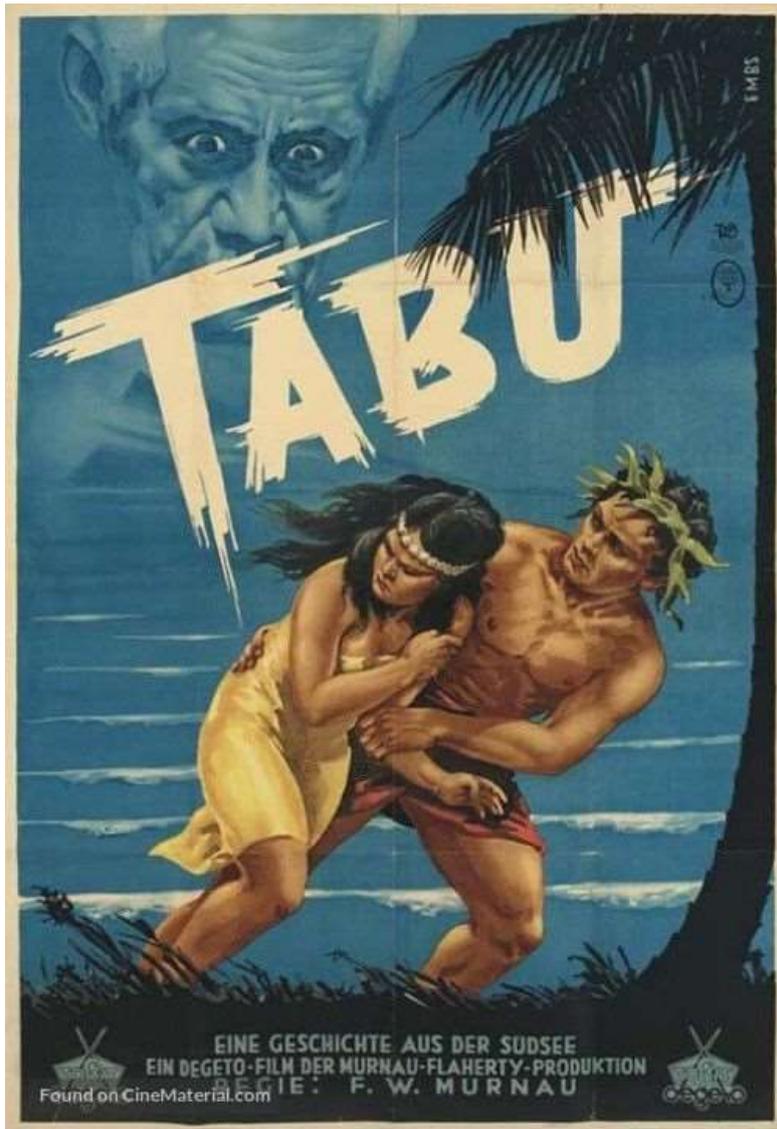
Le premier hydravion ayant volé à Tahiti appartenait à un riche américain. L'hydravion était arrivé par bateau, tout démonté dans une caisse. Le propriétaire et le pilote le remontent et le mettent à l'eau sur une plage en pente douce aboutissant au lagon. Ils s'amusaient follement tous les deux à faire des acrobaties. Un jour ils embarquent une femme, mais il y avait seulement deux places en tandem. Qu'à cela ne tienne, Madame se mettra à l'arrière sur les genoux de l'Américain. L'appareil se trouve pris dans un chenal où un violent courant les entraîne vers l'océan. Dans la mer déchaînée d'énormes vagues les drossent contre le corail. L'Américain s'extirpe à grand peine de son siège et réussit à dégager la femme. Ils sont alors dans le lagon avec Madame qui ne sait pas nager. L'Américain la saisit par les cheveux et réussit à rejoindre un petit îlot où ils attendent les secours. Un camion est venu tirer l'hydravion et l'amener dans un atelier. Il a été réparé, mais n'a jamais plus volé.

Cette histoire est racontée par le sérieux correspondant à Tahiti du *Pacific Islands*, mais je ne garantis pas l'authenticité des faits.

Dans la journée et dans la nuit tombante, des garçons et des filles de Tahiti et de Moorea dansèrent en chantant, vêtus d'un paréo, la tête couverte de fleurs et en arrière-plan un grand écran blanc. On avait installé des gradins pour les officiels, Léon Moron était bien placé, cette soirée l'avait assez marqué pour qu'il me la raconte.

La nuit était tombée, plus de place sur les planches. La foule s'assoit par terre et les autres restent debout derrière eux. L'éclairage public remplacé par le projecteur, un murmure d'excitation se fit entendre. Pour beaucoup c'était la première fois qu'ils se rendaient au cinéma. Sur la toile blanche apparut le mot **TABU** en grosses lettres. Quelques secondes plus tard, d'autres inscriptions remplacèrent TABU : Friedrich Wilhelm Murnau et Robert Flaherty. L'apparition du nom des héros Reri et Matahi déclencha des « ils y sont ». Les acteurs jouaient dans le film mais ils étaient ensemble sur les plus hauts gradins et envoyaient des baisers. A l'apparition des images et durant toute la séance ce fut du délire. A la fin tragique, beaucoup pleuraient.

Vidéo du film : <https://www.youtube.com/watch?v=yPP7fWVMptg>



*Tabu, a Story of the South Seas*